Patrick Boucheron & Jacques Dalarun, eds, *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*

Paris, Gallimard, 2015, 472 p., bibl., ill., fig., tabl. (« Hors série Connaissance »).

Jean-Paul Latouche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30705>

DOI : 10.4000/lhomme.30705

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 265-269

ISBN : 978-2-7132-2690-8

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Paul Latouche, « Patrick Boucheron & Jacques Dalarun, eds, *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives* », *L'Homme* [En ligne], 223-224 | 2017, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30705> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Patrick Boucheron & Jacques Dalarun, eds, *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*

Paris, Gallimard, 2015, 472 p., bibl., ill., fig., tabl. (« Hors série Connaissance »).

Jean-Paul Latouche

RÉFÉRENCE

Patrick Boucheron & Jacques Dalarun, eds, *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*. Paris, Gallimard, 2015, 472 p., bibl., ill., fig., tabl. (« Hors série Connaissance »).

- 1 Vingt ans après sa disparition, en 1996, voici Georges Duby à nouveau sur le devant de la scène avec ce captivant ouvrage. Or, l'avait-il vraiment quitté ? Patrick Boucheron le remarquait naguère : « Quel que soit le versant (économie, art...) par lequel on aborde maintenant l'histoire médiévale, c'est toujours sur l'œuvre de Duby que l'on débouche »¹. Mais les spécialistes d'autres disciplines ou les jeunes lecteurs de cette revue peuvent avoir quelque peine, aujourd'hui, par manque de familiarité avec une époque déjà un peu lointaine, à se rendre compte de la place qu'occupait le « prince incontesté des historiens » – *dixit* André Burguière² – dans le paysage intellectuel et culturel français, surtout à partir des années 1970. L'œuvre de ce médiéviste « multidisciplinaire » est en effet considérable et sa carrière académique (Collège de France, Académie française) fut typique de ces quelques grands universitaires de la génération bénie des *media* du dernier demi-siècle. Avec des ouvrages aussi diversifiés et diffusés que son *Bouvines*³, traduit en neuf langues, les *Dialogues* avec Guy Lardreau⁴ en six, *Le Temps des cathédrales*⁵ en onze, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*⁶ en douze, ou encore son *Guillaume le Maréchal*⁷ transformé en BD chez Dargaud⁸, son audience était d'ampleur mondiale et en dialogue suivi avec ses collègues médiévistes, bien sûr, mais aussi avec Georges Dumézil, Lucien Febvre, Claude Lévi-Strauss, Fernand Braudel,

Michel Foucault, Pierre Bourdieu... Plus que Fernand Braudel, Georges Duby fut en effet de ceux qui, avec Jacques Le Goff ou Emmanuel Le Roy Ladurie, s'efforcèrent, dans leur pratique même d'écriture et du vocabulaire, de nouer de nouveaux liens entre histoire et sciences sociales – l'anthropologie en particulier – pour renouveler leurs questionnaires. Dès la disparition de son auteur, l'œuvre n'a cessé de susciter commentaires, rééditions, interrogations, hommages, voire, aujourd'hui, critiques, polémiques ou révisions. Or, voici que deux ouvrages – car on peut y adjoindre le petit livre *Mes Ego-histoires*, publié la même année chez Gallimard, toujours par les soins de Patrick Boucheron et de Jacques Dalarun, avec une préface de Pierre Nora⁹ – inaugurent une nouvelle période dans la connaissance d'un massif qui s'en tenait jusqu'ici à l'œuvre publiée. En effet, grâce au legs très important (près de cent cinquante boîtes) d'archives que son épouse Andrée Duby a déposées, en 2003, à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) de l'abbaye d'Ardenne près de Caen, la totalité de cette œuvre peut désormais être précisée, approfondie, examinée sous des angles différents. D'autres fonds localisés ailleurs, bien que moins accessibles pour l'instant, à Aix-en-Provence en particulier, où Duby enseigna durant de longues années, pourraient encore enrichir cette connaissance et ce renouvellement. À côté des *Ego-histoires* qui offrent surtout aux deux commentateurs l'occasion d'une profonde méditation sur les embarras de la mémoire autobiographique, l'ouvrage qui nous intéresse ici est une entreprise collective plus ambitieuse et plus passionnante encore. On avait déjà remarqué, en 2009, l'article de Patrick Boucheron sur le destin littéraire des cours de Georges Duby au Collège de France, intitulé « La lettre et la voix »¹⁰, qui révélait une dimension du « personnage se projetant [...] dans une postérité documentaire méthodique », pour reprendre les mots de Nora¹¹. Il s'agit cette fois, plus largement, de proposer un portrait de Duby « en ses archives » de travail, invitant « le lecteur à entrer dans la fabrique de l'œuvre [...], [s]es pratiques et [s]es procédures [...] [pour] illustrer une histoire matérielle du travail intellectuel » (4^e de couverture). Retourner le miroir en quelque sorte, nous dit-on, pour « saisir Georges Duby à travers [s]es visages de papier » (*id.*).

- 2 Georges Duby était un auteur-vedette de Gallimard, aussi l'éditeur a-t-il bien fait les choses et conçu l'ouvrage avec grand soin : exemples de manuscrits, de brouillons, cartes, pages de dossiers, notes de travail sont magnifiquement reproduits pour illustrer le propos. Dans leur introduction, Patrick Boucheron et Jacques Dalarun nous présentent les objectifs et les conditions d'élaboration du livre : un groupe d'historiens, élèves de Duby pour certains, d'autres, trop jeunes pour l'avoir été, se sont réunis avec le soutien de la Fondation des Treilles et se sont saisis de ces archives pour examiner à nouveaux frais cet imposant massif de textes dont « l'exploration, loin d'être exhaustive, ne fait que commencer » (p. 19). L'inventaire provisoire qu'en dresse Yann Potin (pp. 26-59) laisse deviner l'ampleur de la tâche, inventaire complété par la remarquable bibliographie de 55 pages établie par Felipe Brandi, qui éclipse les précédentes.
- 3 On perçoit tout de suite le ton de la plupart des contributions. Si les ethnologues ont parfois tendance à se livrer à un petit jeu de massacre peu argumenté quand ils commentent leurs aînés, rien de tel ici : ferveur et souci d'exactitude dominant, sans freiner les critiques, présentées avec tact. Plusieurs ouvrages de Duby sont ainsi soumis à un examen minutieux. On n'entrera pas dans le détail des discussions des médiévistes, qui sont d'ailleurs au-delà de notre compétence, si ce n'est pour relever quelques

aspects essentiels. Notamment, on ne peut ignorer la célèbre thèse de Georges Duby, soutenue en 1952, sur *La Société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*¹², une monographie régionale d'histoire sociale qui fit date dans l'historiographie médiévale française de la seconde moitié du XX^e siècle. Cette « reconstitution en profondeur d'une seigneurie médiévale » (p. 91), prenant comme source d'analyse les chartes de l'abbaye de Cluny, fait l'objet des six articles de la première partie de l'ouvrage. Florian Mazel, Didier Méhu et Didier Panfili, entre autres, la décortiquent de manière très éclairante pour le non-médiéviste et toujours en référence aux archives désormais disponibles. Florian Mazel montre « comment l'idée » de la thèse « vint à son auteur » (pp. 63-89) et comment se formèrent les « deux idées majeures qui en constituent le cœur » (p. 83), à savoir, d'une part, « l'existence d'une “révolution politique” dans les années 980-1030 » (*id.*), d'une « mutation » profonde des structures de parenté¹³, théorie que Duby articulera à sa réflexion de longue haleine sur la notion de lignage et qu'il maintiendra avec constance jusqu'à sa contribution aux *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, en 1986¹⁴, et, d'autre part, « l'avènement, consécutif à cette révolution, d'une nouvelle forme de seigneurie, la “seigneurie banale” » (*id.*). Ce thème du tournant de l'an mil, qui constituera longtemps un modèle pour les médiévistes français, a, depuis, fait l'objet de discussions et même de quelques virulentes polémiques¹⁵. Quoi qu'il en soit, cette contribution de Florian Mazel et, plus encore, celle de Didier Panfili (« L'historien et le cartulaire : Duby au travail de la thèse », pp. 116-129) démontrent que l'élaboration et l'écriture de cette thèse à partir des chartes clunisiennes furent nettement plus complexes et ambiguës que ne le laissait entendre la centaine de pages que Georges Duby leur avait consacrée dans son livre autobiographique *L'Histoire continue*.

- 4 Les autres parties du livre sont plus hétéroclites et les quinze articles qui les constituent auraient gagné à proposer un arrangement plus logique (ainsi, on ne comprend pas bien ce que fait le texte de Benoît Marpeau sur « Duby et ses éditeurs » [pp. 285-294] dans la partie III, ni celui de Mathieu Arnoux sur « Duby historien de l'économie et la question de la croissance » [pp. 328-343] dans la partie IV...), même si, pris individuellement, la plupart d'entre eux sont captivants. Par exemple, dans « Du cours au livre : l'“engrenage” du Collège de France » (pp. 219-245), Patrick Boucheron entend se démarquer d'une simple génétique textuelle des ratures. Il y développe et précise ce qu'il avait entrepris dans « La lettre et la voix », et y détaille avec minutie « comment fonctionna l'engrenage » des publications – une expression de Duby lui-même –, à savoir cette « chaîne de production textuelle » (p. 235) qui allait des brouillons et des fiches de cours soigneusement rédigées, « et qui n'élimine[nt] pas les marques d'oralité » (p. 499), aux retranscriptions de ces enseignements qui lui fournissaient ensuite la matière, intensément retravaillée, à la rédaction de ses ouvrages. En effet, au contraire de Lévi-Strauss qui interdisait tout magnétophone pendant ses cours, Duby utilisa durant vingt ans les facilités du Collège de France pour enregistrer les siens, puis les faire dactylographier par sa secrétaire avant de procéder à une nouvelle réécriture. Une comparaison de leurs archives respectives (fiches de cours et retranscriptions) – tâche colossale – serait d'ailleurs passionnante.
- 5 Patrick Boucheron encore, cette fois en collaboration avec Felipe Brandi, examine ensuite, dans « *Les Trois Ordres* : archéologie textuelle de la complexité » (pp. 246-273), le grand ouvrage de Duby, le plus ambitieux et aussi le plus discuté aujourd'hui : *Les Trois Ordres ou L'imaginaire du féodalisme*¹⁶. Le « temps d'écriture anormalement long » (p. 246) par rapport aux habitudes rédactionnelles de Duby – élaboré dès son élection

au Collège, en 1970, le livre n'est publié qu'en 1978 – attire l'attention des deux auteurs, qui se demandent aussi pourquoi Georges Duby choisit ce thème de la représentation trifonctionnelle de la société pour son séminaire inaugural. Ils montrent que ce choix est avant tout politique, se situant à la rencontre de « deux problèmes cruciaux des sciences sociales » (p. 254) de l'époque : celui des représentations du monde par les groupes sociaux et celui des classifications sociales, qu'il s'agissait « d'ouvrir à nouveaux frais [...] depuis sa saisie par Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* » (pp. 254-255). Ce choix était également lié à un débat théorique passionné – un des fils rouges de l'historiographie française –, celui « des origines des “états” de la société d'Ancien Régime » (p. 255) qui opposa fortement, dans les années 1960 et 1970, les tenants du matérialisme historique (analyse de la société en termes de société de classes), représentés par Albert Soboul ou Ernest Labrousse, aux défenseurs de la société d'ordres (ou de rangs en anthropologie), représentés par Roland Mousnier, par exemple¹⁷. Par une convaincante « archéologie textuelle de la complexité » (p. 246) de l'intrigue des *Trois Ordres*, nos deux auteurs présentent une reconstitution savante en ses archives des discussions qui animèrent le séminaire de Duby, permettant de « quitter le monde éthéré de l'épistémologie hors sol pour l'histoire sociale des pratiques intellectuelles » (p. 261). Les participants y tâtonnent, hésitent, butent contre des mots au sens imprécis (par exemple, le concept de « classe » pour des médiévistes) ... On comprend que si Georges Duby fut peut-être saisi de quelque doute lorsque la solidité « de l'intrigue générale que le livre mettait en scène a été assez rapidement mise en cause » (p. 251) par ses invités au séminaire, il était évident pour lui « qu'elle n'était pas négociable » (p. 268). Les belles pages des auteurs sur « L'écriture, ou l'art de se réassurer » (pp. 269-273) sont du plus grand intérêt.

- 6 La place nous manque pour présenter en détail l'analyse que donnent Jacques Dalarun (« Les femmes, les sources, l'intrigue », pp. 389-414), ainsi que Florian Mazel et Didier Panfili (« L'aventure chevaleresque », pp. 344-364) de la genèse complexe d'un autre grand livre de Duby, qui fut un vrai succès de librairie en 1981, trois ans seulement après *Les Trois Ordres*, à savoir *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, sous-titré *Le mariage dans la France féodale*. Jacques Dalarun montre que cet ouvrage, qui ressortit avant tout à l'alliance et aux stratégies matrimoniales entre maisons, allait amener Georges Duby à se consacrer de plus en plus à l'histoire des femmes (jusqu'à sa grande trilogie sur des *Dames du XII^e siècle*)¹⁸. « Émergeant progressivement d'un intérêt premier pour la parenté et le mariage » (p. 411), sa réflexion sur la femme médiévale n'était donc pas, comme on l'a dit, une curiosité tardive, même si rien, dans les archives, « ne permet de dire quand l'apport anthropologique vint stimuler la recherche de Georges Duby » (*id.*). Un point d'histoire, pensons-nous, qui reste à clarifier avec précision.
- 7 Les intérêts et l'activité de Duby étaient si vastes qu'il cherchait aussi à s'ouvrir à « l'univers des images de son temps » (p. 315). Dans « Duby et le cinéma » (pp. 315-327), Antoine de Baecque nous rappelle qu'il fut président de la chaîne de télévision La Sept et qu'un projet d'adaptation cinématographique de son *Bouvines*, scénarisée par Serge July, n'aboutira malheureusement pas. Son goût pour l'art, du Moyen Âge bien sûr, mais aussi pour l'art contemporain, longtemps étrangement dissimulé par l'historien lui-même, fait l'objet d'un chapitre de Gil Bartholeyns (« Des arts à l'Art : l'image en mouvement », pp. 295-314). D'autres contributions traitent plus précisément de sa pratique du métier d'historien : les rapports que Duby entretenait avec ses éditeurs par Benoît Marpeau (nous l'avons déjà signalé), ou avec les archives, en rapprochant ses

méthodes de travail de celles de Michel Foucault, par Philippe Artières (« Archives et pratiques savantes : une comparaison », pp. 279-284).

- 8 S'il fallait encore une preuve de la richesse de cet ouvrage, nous attirerions plus particulièrement l'attention des lecteurs de *L'Homme* sur la seconde partie, intitulée « Confronts ». Constituée de quatre articles, elle s'ouvre par une autre étude de Felipe Brandi, toujours captivant, qui déborde le cadre de son titre, « Comptes rendus, tirés à part, bibliothèque : ce que lit Duby, ceux qui lisent Duby » (pp. 161-184), puisqu'elle explore à la fois l'élaboration et la réception de l'œuvre. L'importance de l'année 1978 y est soulignée, tout comme le « tournant des années 1980 » (pp. 165 *et sq.*). De son côté, Claudie Duhamel-Amado revient sur la façon dont Duby installa « au fil du temps l'anthropologie au cœur de son atelier d'historien » (p. 215) à travers « Le thème de la parenté » (pp. 204-216), et ce, tout en ayant le mérite de rester fidèle à l'objet du livre et de donner toute leur place aux archives sur ce sujet. À l'inverse, deux autres études, qui ne sont pas le fait d'historiens, mais d'un sociologue (Remi Lenoir) et d'un anthropologue (Michel Naepels), et qui examinent le sujet complexe des rapports que Georges Duby entretenait avec la sociologie (pp. 193-203) et avec l'anthropologie (pp. 185-192), ou plutôt avec les représentants de ces disciplines et leurs travaux, réussissent le petit tour de force, dans cet ouvrage pourtant censé revisiter l'œuvre de Georges Duby *en ses archives*, de n'en citer aucune... Ce qui n'empêche toutefois pas ces deux auteurs d'avancer des assertions péremptoires. Michel Naepels, en particulier, en sept courtes pages consacrées à ce vaste sujet, est catégorique : dès la troisième ligne, il déclare que l'œuvre de Claude Lévi-Strauss fut pour Duby « le lieu d'un évitement flagrant » (p. 185)... Posant ensuite trois « plan[s] de croisement entre l'œuvre de Georges Duby et l'anthropologie », non historicisés, à savoir le rural, l'idéologie et la parenté (pp. 188-189), il en conclut que c'est de Claude Meillassoux, « via le marxisme » et « dans son approche de la parenté », que Duby aurait reçu « la stimulation la plus réelle » en anthropologie (p. 192). Un point d'histoire qui nous paraît irrecevable et qui est d'ailleurs immédiatement contredit par la contribution de Claudie Duhamel-Amado (pp. 204-216).
- 9 Reste qu'il s'agit d'un ouvrage de grande valeur pour les anthropologues, et absolument incontournable pour les médiévistes.

NOTES

1. Cf. Patrick Boucheron, « Georges Duby », in Véronique Sales, ed, *Les Historiens*, Paris, Armand Colin, 2003 : 227.
2. Cf. *Nouvel Observateur*, 5-11 décembre 1996, 1674 : 71.
3. *Le Dimanche de Bouvines, 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, 1973 (« Trente journées qui ont fait la France » 5).
4. Guy Lardreau, *Dialogues avec Georges Duby*, Paris, Flammarion, 1980 (« Dialogues » 4).

5. *Le Temps des cathédrales. L'art et la société, 980-1420*, Paris, Gallimard, 1976 (« Bibliothèque des histoires » 26).
6. *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1981 (« Pluriel »).
7. *Guillaume le Maréchal, ou le Meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984 (« Les Inconnus de l'histoire » 1).
8. Avec une adaptation et des dessins de Jean-Marie Ruffieux, ainsi que les commentaires de Jean-Claude Perrier (Paris, Dargaud, 1987 [« Dargaud-Histoire » 4]).
9. Georges Duby, *Mes Ego-histoires*, éd. par Patrick Boucheron et Jacques Dalarun (précédé de *Duby, figures posthumes*, par Pierre Nora ; suivi de *G. D., ou Les embarras de la mémoire*, par Patrick Boucheron), Paris, Gallimard, 2015 (« Blanche »). Cette édition compare notamment le brouillon (inédit) de la tentative d'« ego-histoire » de Duby avec la version qu'il avait officiellement proposée à Pierre Nora, en 1987, lorsque ce dernier avait demandé à plusieurs historiens de se livrer à cet exercice : cf. « Le plaisir de l'historien », in Pierre Nora, ed., *Essais d'ego-histoires*, Paris, Gallimard, 1987 (« Bibliothèque des histoires » 68) : 109-138.
10. « La lettre et la voix : aperçus sur le destin littéraire des cours de Georges Duby au Collège de France, à travers le témoignage des manuscrits conservés à l'IMEC », *Le Moyen Âge*, 2009, 115 (3) : 487-528.
11. In Georges Duby, *Mes Ego-histoires...*, *op. cit.* : 12.
12. Publiée en 1953 chez Armand Colin.
13. Cf. Georges Duby, *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991 : 205.
14. Cf. « Le lignage, x^e-xiii^e siècles », in Pierre Nora, ed., *Les Lieux de mémoire*, 2. 1. *La nation*, Paris, Gallimard : 31-56.
15. Parmi lesquelles : Guy Bois, *La Mutation de l'an mil. Lournand, village mâconnais de l'Antiquité au féodalisme* (Paris, Fayard, 1989) ; ou Dominique Barthélemy, *La Mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu ? Servage et chevalerie dans la France des x^e et xi^e siècles* (Paris, Fayard, 1997). Pour une analyse des enjeux de ces débats, cf. Patrick Boucheron, « An mil et féodalisme », in Christian Delacroix et al., eds, *Historiographies*, 2. *Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010 : 952-966.
16. Paris, Gallimard, 1978 (« Bibliothèque des histoires » 35).
17. On se souviendra des fameux colloques d'histoire sociale « Ordres et classes », tenus à Saint-Cloud en 1965 et 1967. Pour un résumé de ces débats, cf., par exemple : Nikolay Koposov, *De l'imagination historique*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2009 (« Cas de figure » 8) : chap. II ; ou l'article-bilan de Déborah Cohen, « Ordres et classes sous l'Ancien Régime », in Christian Delacroix et al., eds, *Historiographies...*, *op. cit.* : 1140-1149.
18. *Dames du xii^e siècle*, 1. *Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres*, 2. *Le souvenir des aïeules*, 3. *Ève et les prêtres*, Paris, Gallimard, 1995-1996 (« Bibliothèque des histoires »).